

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Pour la France :
Un an. 8 fr.
Six mois. 4 fr.

Pour l'Etranger :
Un an. 10 fr.
Six mois. 5 fr.

Rédaction & Administration : 69, b^d de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social
qui assure à chaque individu le maximum de bien-être
et de liberté adéquat à cha que époque.

Pour la Campagne Antiparlementaire

Les élections sont proches. Les partis politiques se remuent. Déjà les murs se couvrent d'affiches sur lesquelles s'étaient des professions de foi qui, soit qu'elles émanent du « réactionnaire » ou du « révolutionnaire », ne parlent que d'assurer à l'électeur, bonheur, tranquillité, sécurité. Touchante sollicitude ! Et les élus, députés d'hier mais peu certains d'être ceux de demain, tellement est capricieux le bon bétail électoral, un peu partout organisent des réunions, rendent compte de leur mandat et reprennent contact avec le peuple souverain non sans une certaine appréhension. Et cela se comprend, il y a tant à leur reprocher...

Tous ces signes précurseurs nous démontrent donc que bientôt la campagne électorale battra son plein. On ne peut savoir exactement à quelle date, mais où les choses en sont, cela ne saurait tarder. Il serait donc temps que tous nous prenions nos dispositions pour être prêts à l'action le moment venu, pour que nous puissions répondre du tac au tac à tous les bonimpeutres, rouge, bleu, blanc, jaune, qui s'essaieront une fois encore à abuser populo.

Bientôt donc, on appellera les citoyens à pourvoir au remplacement d'une Chambre périmée depuis plus d'un an, dont tous les actes par conséquent depuis cette époque sont entachés de nullité, car cette Chambre ne tient maintenant son pouvoir que d'un privilège qu'elle s'est abusivement octroyé faisant accroc à ce qu'il est convenu d'appeler ici-bas la *légalité*. Ce qui ne l'a point empêchée de légiférer depuis sur toutes choses et de débattre en ce moment un traité de paix qui doit engager l'avenir du monde. Les potentats, les souverains absolus n'ont jamais gouverné avec plus de désinvolture les peuples qu'ils tenaient sous leur tutelle. S'il était besoin d'exemple pour démontrer l'innanité de la pseudo-souveraineté populaire celui-ci suffirait pour, mieux que des discours, faire comprendre le peu de cas que l'on fait en ce pays, et ailleurs il en est de même, des sentiments, des besoins, des aspirations du peuple souverain.

De la *légalité* en effet on n'en a cure lorsque ce sont les intérêts de l'Etat, des gouvernants et des capitalistes, ce qui est tout comme, qui sont en jeu. Mais au respect de cette *légalité* codes, police, magistrats, pénalités ont charge de nous rappeler, lorsque c'est nous pauvres contribuables qui osons lui faire une entorse, si minime soit elle. Selon que vous serez puissants ou misérables...

Cette Chambre périmée qui va voir échoir bientôt son mandat aura accompli, au cours de ses cinq années et plus d'existence la plus sinistre et aussi la plus servile besogne qu'aucun parlement ait accomplie jusqu'alors. Il n'y a pas trace dans l'histoire d'une bassesse aussi grande que celle dont a fait preuve la Chambre française au cours des maudites années que nous venons de traverser. Et les députés socialistes comme les autres se sont fait les exécutants bénévoles des basses œuvres gouvernementales. Démontrant ainsi la puérilité du vote, même à bulletin rouge.

La guerre immonde, qui est le fait des capitalistes et des impérialistes de tous les pays, guerre dans laquelle les gouvernants de ce pays ont leur grosse part de responsabilités, ce dont toute personne clairvoyante ne doute plus maintenant, et ce dont les élus parlementaires, mieux placés que quiconque pour apprécier les faits et gestes de nos maîtres, ne devaient pas ignorer, cette guerre par conséquent est donc en partie l'œuvre des élus socialistes, qui s'ils ne sont pas responsables de sa perpétuation sont responsables de sa perpétuation, élus nommés pourtant sur un programme nettement anti-guerrier, comme elle fut l'œuvre de tous les parlements et parlementaires élus au suffrage universel.

Pas un de ces élus, se recommandant de « l'Internationale ouvrière », qui n'osât, soit par aberration, soit par peur, s'élever contre la guerre que déchaînaient les compétitions capitalistes. Pas un, il faut le dire, de ces cent élus socialistes qui venaient d'arriver à la députation qui se soit élevé contre l'immonde crime. Nous comme un seul homme, dans un même élan votèrent la déclaration de guerre à l'Allemagne et les crédits nécessaires à son accomplissement. Voilà qui doit faire condamner sans remission, aux yeux des révolutionnaires internationaux

listes sincères, ces fantômes qui au nom d'un idéal de fraternité et de paix envoyaient des millions d'hommes à la mort pour des intérêts qu'ils savaient n'être pas ceux de ce peuple ni des autres.

Et il fallut deux ans de turberie pour faire entrevoir à d'aucuns que la plus élémentaire pudeur leur interdisait à eux, élus du peuple, de voter les crédits de guerre, permettant la perpétuation de l'ignominie. Il fallut plus de deux ans pour faire entrevoir à certains élus socialistes que leur devoir était de refuser les crédits de guerre, alors que les autres, minoritaires à la Longue, Cachin, majoritaires à la Renaudel, Thomas, continuaient jusqu'au bout le vote de ces mêmes crédits, qui permettaient à des frères en socialisme de fournir à d'autres frères en socialisme les moyens et les motifs de s'entr'égorgier les uns les autres. Quel bel esprit de solidarité !

Mais n'oublions pas, que si les pèlerins de Kienthal refusèrent alors le vote des crédits, avec quelle réserve ils le firent. Ecoutez plutôt Raffin-Dugens s'écriant à la Chambre — « Nous ne votons pas les crédits parce que nous savons que vous êtes assez nombreux pour le faire. Mais s'il ne fallait que notre voix, soyez persuadés que nous ne manquerions pas de les voter » — C'est ça les députés pacifistes. Quelle conscience, ou plutôt quel peu de conscience !

Les élus réactionnaires n'ont pas fait pire. Ils ne sont pas descendus plus bas dans la bassesse, la servilité et l'abjection que les élus socialistes. Et lorsqu'on viendra nous dire que c'est nous anti-parlementaires qui faisons le jeu de la réaction, n'est-ce pas Chastanet, n'est-ce pas Daniel Renout, vous qui ferez d'autres fois mieux inspirés, nous saurons quoi répondre et nous saurons jeter à la face de tous les tartuffes de la *Sociale* le rôle odieux et vil joué par ces élus durant la guerre et avant, et nous saurons lui dire au peuple dont ils viendront quémander les suffrages que le salut pour lui ne réside pas dans le bulletin de vote, même rouge, mais seulement dans son action directe, extra légale, extra parlementaire, faisant pression et sur les pouvoirs publics et sur les gouvernants, comme ont su le faire d'ailleurs à maintes reprises les travailleurs, chaque fois qu'ils furent fatigués d'attendre et d'être lurrés par les parlementaires.

Populo maintenant ne s'y trompe plus guère à vrai dire et devient de plus en plus réfractaire à l'emploi du bulletin de vote. Aussi entendez-les crier tous les députés d'hier, tous ceux qui rêvent de le devenir et qui ne pouvaient compter que sur la naïveté des travailleurs pour s'assurer un siège au Parlement.

Plus d'un demi-siècle de suffrage universel suffit amplement à faire juger l'œuvre des parlements et du mode de gouvernement qui en résulte. Avec ou sans le bulletin de vote les travailleurs sont toujours sous la dépendance du maître. Avec ou sans le bulletin de vote les citoyens sont toujours assujettis à l'Etat et subissent toutes les contraintes de ses institutions. Le bulletin de vote n'est donc pas un moyen d'émancipation. Le bulletin de vote ne peut que détourner et dévoyer l'action émancipatrice du peuple et constitue par là un excellent moyen de conservation sociale.

Quinze cent mille morts, deux cents milliards de dépenses, des ruines incalculables, voilà pour ce pays l'œuvre infâme de nos parlementaires, de tous nos parlementaires sans exception.

La ruine, la famine, la banqueroute, voilà le bilan de la législation qui prend fin.

Cette Chambre périmée qui s'en va laisse à sa remplace la plus formidable besogne et les plus angoissants problèmes que jamais parlement ait eu à assumer et à résoudre. Et ne croyez pas camarades travailleurs que ce seront les élus qui composeront la Chambre de demain qui pourront accomplir l'œuvre régénératrice. Comme leurs devanciers ils seront incapables de bien faire.

Alors ?...
Peuple, prends donc exemple sur la Révolution russe et fais toi-même tes affaires. Et vous mères qui pieurez vos chers disparus allez, la haine au cœur, l'invective aux lèvres, dans les réunions électorales, demander compte, aux députés, de vos gars qui sont à pourrir là-bas... sous les champs de bataille.

CONTENT.

L'IDÉAL

(Poésie inédite de LOUISE MICHEL)

Amis, en retournant ces pages
Où dort sanglant le souvenir,
Voyez les flots couvrir les plages,
Les flots humains des futurs âges
Roulant vers l'heureux avenir.

Nous sommes primates encore,
Mais aux petits les lendemains.
C'est pour eux que brille l'aurore,
Pour eux l'horizon se colore
En de magnifiques lointains.

Et c'est quelque chose, d'entendre,
Et c'est quelque chose, de voir,
Ainsi qu'un songe, se répandre
L'idéal vrai de notre espoir.

Dans les hécatombes sanglantes
C'est lui qui fait belle la mort,
Belles les choses effrayantes,
C'est lui, qui met dans les tourmentes,
L'âpre bonheur d'être un cœur fort.

Le serf attaché à la glèbe

Il y a paysan et paysan, comme il y a fagot et fagot.
un ouvrier agricole payé à la journée, quoi ! J'ai quarante ans, je reviens de la guerre ; j'ai retrouvé ma femme et mes quatre gosses maigris et jaunis, et je me suis remis de suite au travail. J'ai retrouvé le cultivateur qui m'employait il y a cinq ans, un peu vieilli, mais toujours gras et lent, sa petite femme toujours avare et querelleuse. Je fais les gros ouvrages : la cour, le bétail à nettoyer, le jardin, et trente-six besognes de l'aube à la nuit. Je suis nourri à la ferme, j'ai la chaumière et un coin de pommes de terre, etc. quatre francs par jour. La fermière compte mon argent le dimanche à midi en serrant ses lèvres minces ; on dirait qu'elle a envie de pleurer.

Il y a huit jours, en revenant du marché, elle m'a pas rapporté de rôt ni de brioche, elle m'a servi que la soupe et des pommes de terre. Comme sa fille chérie, la Zette (huit ans), qui me commande déjà, avait l'air de bouder, elle lui a flanqué une maîtresse gifle. On s'est levé de table sans souffler mot. Pourquoi ça ?
Il paraît qu'on marche les ménagères se sent lâches. Devant les prix croissants des denrées, elles ont bousculé les paniers d'ouïs, acheté le beurre à moitié prix et fait la loi sur la place. Quel bruit dans Landerneau ! Le lendemain, dans le village, n'était question que de cela.

« Venez-vous ces ouvriers ? disaient les fermiers. Ça gagne des trente francs par jour à rien faire avec leur journée de huit heures, et ça voudrait avoir le beurre et les œufs pour rien ! Plutôt qu'il retourne au marché ! Ils peuvent bien crever de faim tous. A leur aise ! »

Où, dame, faisons-nous soumis. Mais dans les chaumières basses, nos pauvres vieilles réunies, elles aussi, riaient du fond de leur gorge gréillie :
— Comme on leur a bousculé les paniers ! disaient-elles. J'aurais voulu voir ça. Oh ! leurs têtes, à ces grippes-sou ! »

Et les yeux de nos vieilles luisaient, et leurs doigts se crispèrent dans la vague. Elles riaient, chatouillaient, heureuses, comme à vingt ans, elles poussaient, en suivant de l'œil les gosses qui se potaquaient et font semblant de bousculer des paniers d'ouïs.

Et pourquoi rions-nous ainsi ? Quel bien cela peut-il faire à nos ventres ? Aucun, et c'est même grande pitié que ces omelettes sautillant le sol. Mais cela nous venge un peu, nous autres, crevés-la-faim, qui ne pouvons pas même donner un œuf à nos gosses.

Je gagne quatre francs par jour. Juste de quoi leur bailler, à mes petits, du pain et du lait, et des pommes de terre. Un œuf, au prix qu'il est maintenant, c'est un manger de riche.

Et il faut tenir sa langue en sa poche, baver les yeux pour qu'on n'y voie pas pleurer, et dire « amen » à leurs tyrannies. Le gros Fernand, le fils du patron, a trouvé celle-ci : « Qu'ils y viennent, les grévistes de Paris, cet hiver, chercher nos denrées bien cachées ! Je les recevrai avec une mitrailleuse au soupirail de la cave. »

Je pensais en moi-même : « Toi, gros capot, tu leur ouvrais toutes grandes les portes, en tremblant dans ta culotte. Tu leur diras (je te connais) : Prenez, prenez tout, tout est à vous ici, mais ne me faites pas de mal. »

Car, insolent avec le faible, tu seras lâche devant la foule.

Mais j'ai pensé tout bas, tout bas. La moisson est finie. Je ne vois plus plus indispensable. Vous pouvez me renvoyer. Et où irais-je ? On traîne sans un sou en poche, avec mes quatre pauvres gosses ? A la ville ? On ne peut s'y loger — et encore — qu'à prix d'or, en payant d'avance. Ma misère, ma grande misère, chaîne invisible mais sûre, retient mes bras à votre sol.

Patience, ô mon cœur déraillé. Un jour viendra peut-être où ceux de la ville, qu'on dit si nombreux et si résolu, viendront me délivrer ? Alors moi, le silencieux, l'impénétrable, le méfiant, je me lèverai, je leur montrerai les grèves d'abondance ; et mes gosses, nos chétifs gosses, ravis, rapporteront, dans leurs petites mains, en cœur, les beaux œufs blancs et roses.

Jacques BONHOMME.
Pour copie conforme : S. Casteu.

NOTE DE LA REDACTION

Nos correspondants sont priés d'écarter les insinuations. Nous perdons un temps précieux à déchiffrer des épîtres le plus souvent illisibles. Que les copains en fassent compte.

Dans les bagnes militaires

D'une victime

Un de nos camarades ayant reçu dernièrement une lettre d'un de ses amis déportés en Algérie, nous en extrayons le passage suivant qui ne pourra qu'indigner et révolter les hommes de cœur :

Soub-Ahras, le 6 septembre.
Mon vieux Charlot,

QUARANTE LIGNES CENSUREES

D'un témoin

Voici le passage d'une autre lettre que nous recevons d'un camarade qui a réussi à s'enfuir de ces lieux de tortures que sont les bagnes militaires, relatant un crime plus odieux encore, s'il est possible qu'il y ait une gradation dans le crime :

Evadé du camp de Villeneuve-les-Bordes (Seine-et-Marne), un de ces bagnes où les abus d'autorité et les abus de service n'ont plus de limites, je viens me dresser en accusateur contre les forlions sans nom qu'on y fait subir aux malheureux bagnards.

Après l'abominable assassinat du 16 juin 1919, où deux de mes pauvres camarades, Charlier et Semard, furent fusillés à bout portant par les soldats du 16^e de Fontainebleau, sur l'ordre de l'adjudant Floret, au cours d'une tentative d'évasion, il y eut bien un simulacre d'enquête par le général commandant la région, qui, félicité — tout bonnement — le lieutenant commandant le camp pour son énergie dans l'apaisement de la discipline. Mais le général dut de visiter les cellules où l'on nous faisait pieds nus, hiver comme été. Moi-même Ty fus 107 jours. C'est pourquoi, fatigué d'attendre l'amnistie qui ne venait pas, je résolus de faire risquer pour conquérir ma liberté. J'y ai réussi mais n'oublie pas tous les malheureux que j'ai laissés là-bas.

C'est pourquoi je viens crier mon indignation et révéler les crimes commis, dans l'espoir que la réprobation pour de tels attentats sera tellement grande qu'elle obligera les gouvernants à accorder une amnistie complète.

Ces faits abominables dont nous donnons connaissance à nos lecteurs, ne sont certainement pas des faits isolés. Ils doivent se répéter dans tous les camps de prisonniers militaires, dans toutes les prisons dans lesquelles on retient des dizaines et des dizaines de mille de pauvres diables, parmi lesquels bon nombre de nos camarades, qui nous font tirer de la griffe des chiens assassins, qui nous font sauter, qui nous font sauter.

On ne réclamera jamais avec trop d'ardeur, de véhémence l'amnistie générale, totale. On ne protestera jamais avec trop d'indignation contre les crimes qui se perpétuent contre les nôtres. Et qui restent toujours impunis. C'est le militarisme qui est cause de tous ces maux, c'est contre lui que nous devons diriger nos coups.

Une certaine « ligue des droits de l'homme » s'intéressait en un temps à de pareilles abominations. Aujourd'hui, elle a suffisamment à faire avec l'affaire Caillaux, défenseur de ceux qu'elle contribue à faire aller aux bagnes, en se rendant complice de la guerre. Nous n'avons qu'à compter sur nous, par conséquent, pour agir en faveur des bagnards, contre tous les bérribis. Le Comité de Défense Sociale, à qui nous en avons fait part, ne peut que nous encourager, nous faire, à ce sujet, faire en un temps, besogne utile. Nul doute qu'aussitôt que les circonstances lui permettront, il recommencera avec autant d'ardeur la besogne de salut, de délivrance qu'il s'impose.

JUSTICE !

Voilà un mot, une chose, qui ont tellement été galvaudés, piétinés, surtout par ceux qui en parlent constamment, que l'on a l'air d'une vieille barbe en les invoquant.

Je ne parle pas de la justice qui gîte dans les Palais dit de Justice ; celle-là n'a pas changé depuis que La Fontaine l'a justement fustigée par cette phrase restée célèbre : « Selon que vous serez puissants ou misérables, les jugements des cours vous rendront blancs ou noirs. »

Rien n'est changé depuis le fabuliste. Et la preuve en est que lorsque l'on rencontre un Magnaud, un juge juste, il produit un bruit énorme, et apparaît comme un phénomène !

Les juges, qu'ils soient de robe ou d'épée, reçoivent du « matériel humain » à condamner, et ils condamnent.

Et ils ont condamné d'ur, depuis la guerre surtout, tellement dur qu'il est question d'amnistier une grande partie de leurs victimes. Une partie, mais pas toutes !

Déserteurs, insoumis, certains révoltés, devront rester en prison, et cela est injuste. Cela n'est pas juste parce que la justice n'a pas présidé à la conduite de la guerre. Tandis que la presse à tout faire chauffait l'opinion, faisait marcher les naifs à grand renfort de grands mots et de mensonges. Tandis que l'on souffrait horriblement dans la fournaise, à l'arrière, noceurs, profiteurs, embusqués, jouissaient d'autant plus qu'ils échappaient au « Devoir », à la misère, à la mort.

Et le « matériel humain », quand il venait en permission, en convalescence voyait et comparait.

Il voyait son foyer vide, sa compagne partie avec un « poilu de l'arrière ». Il voyait qu'il était le C. D. F.

Il voyait l'injustice dans les allocations et les pensions.

Il voyait les mercantis d'en haut et d'en bas édifier des fortunes sur ses douleurs, sur ses cadavres.

Hurlant et sans masque, l'injustice était son insolent défi aux martyrs de « là-bas ».

La patience a des bornes, surtout dans de telles conditions morales et physiques.

Le moment vint où, selon une réponse d'un soldat à son capitaine, il n'y eut plus que deux catégories de soldats : les embusqués et ceux qui auraient bien voulu y être.

Mais tout le monde ne pouvait être embusqué, alors il y en eut qui s'évadèrent dans la boisson, s'abrutissant pour ne plus penser. D'autres pour échapper à la folie et à l'al-

coolisme, désertèrent. D'autres encore, à bout et surexcités au suprême degré, eurent des gestes de révolte.

Et ce serait vous, les embusqués du Parlement, vous qui avez fui à Bordeaux à l'approche de « l'ennemi » ! C'est vous qui refusez, comment dirais-je... ? le pardon à ces pauvres bougres ! à ces martyrs du plus grand crime !...

Certes, il y a peu à attendre de vous, qui approuvez l'étranglement des républiques hongroise et russe ; et cela malgré vos promesses de libre disposition des peuples par eux-mêmes.

Vous avez trahi vos engagements ; de quel front oseriez-vous refuser la libération rapide à ceux que vous avez aidé à tromper ?

Avez-vous pensé, vous, à ce que le peuple avait à vous pardonner !

Voici venir les élections, vous allez parler de la guerre du droit, de la liberté, de la justice !

Eh bien, c'est au nom de ces principes que nous vous réclamons la libération rapide et pleine de toutes les victimes emprisonnées du grand massacre.

C'est parce que la justice ne fut nulle part respectée que vous devez à vous-mêmes, que vous devez à vos mandants d'ouvrir les portes toutes grandes des prisons à ceux qui y souffrent injustement.

Amnistie, justice aussi pour nos camarades, les défilistes de la bêtise humaine. Ceux-là qui se sont élevés contre les mensonges des conducteurs de troupeaux. Ceux qui ont répandu les idées qu'enseignaient naguère les Clemenceau.

Est-ce juste que les élèves soient punis, tandis que les maîtres sont aux honneurs ! C'est vrai que ces derniers ont renié leur passé, ont trahi leurs idées et cela est suffisant dans votre régime pour l'obtention des hautes places, des sinécures qu'elles confèrent.

Et Cottin, condamné au bagne pour quelques égratignures, tandis que Vilain, qui assassina un homme de grande valeur, fut acquitté !...

Ça, c'est le comble dans l'injustice insultante au peuple.

Oui, nous réclamons Justice pour tous citoyens, nous les voulons au moins aussi libres que vous, qui avez votre lourde part dans ce que vous nommez leurs crimes.

L'Amnistie pleine et entière, et dépêchez-vous !

Voici le crépuscule des dieux... !

V. LOQUIER.

Pages d'hier et d'aujourd'hui

En ce qui touche l'ordre individuel, domestique ou économique, nous entendons par peuple les prolétaires, c'est à dire ceux qui, ne possédant rien, vivent uniquement de leur labeur. Peu importe le genre du travail ; et ainsi il existe des prolétaires de toutes conditions, de toute profession. Seulement le plus grand nombre subsiste d'un travail corporel.

Ils ont sans doute sur l'esclavage ancien un avantage immense, quand on le considère abstraitement, ils s'appartiennent de droit, ils peuvent à leur gré disposer d'eux-mêmes, agir ou n'agir pas, en un mot vouloir, et cette faculté dont la loi garantit l'exercice leur est reconnue sans contestation. Mais si leur volonté est exempte de contrainte directe, elle est soumise habituellement à une sorte de contrainte, à une contrainte morale souvent absolue.

En effet, nous venons de dire que le prolétaire est l'homme qui vit de son travail et qui ne pourrait vivre s'il ne travaillait. Ainsi, le prolétaire a pour terme correspondant le salaire ou la rétribution accordée par le capitaliste en échange du travail. La nécessité de vivre rend donc le prolétaire dépendant du capitaliste, le lui soumet irrésistiblement, car dans la bourse de celui-ci est la vie de celui-là. Que cette bourse se ferme, que le salaire vienne à manquer à l'ouvrier, il faudra qu'il meure, à moins de mendier, autre servitude plus humiliante, plus dure ; et, en outre, la loi punit la mendicité comme un délit. Imagine-t-on une dépendance comparable à celle-ci, comparable à une dépendance fondée sur le droit de vie ou de mort ?

Le prolétaire dépend, en second lieu, du capitaliste, quant à la cotité du salaire. Ce n'est pas qu'il ne puisse débattre ; mais, d'une part, la législation, telle au moins que les tribunaux l'interprètent et l'appliquent, favorise constamment le capital au dépens du travail ; et d'autre part, le capitaliste pouvant toujours attendre, tandis que le travailleur ne le peut pas, maître dès lors, des conditions du contrat réciproque, fixe seul, en réalité, sauf la concurrence des capitalistes eux-mêmes, le salaire ou le prix du travail.

Le capitaliste et le prolétaire sont donc entre eux, de fait, dans les mêmes relations que le maître et l'esclave des sociétés anti-

ques ; on dit le maître et l'ouvrier et l'on dit très vrai.

Qu'était l'esclave à l'égard du maître ? Un instrument de travail, une partie, et la plus précieuse, de sa propriété. Le droit reçu attachait radicalement à l'esclave ce caractère de chose possédée, et la contrainte physique le forçait à l'obéissance. Des chaînes et des verges étaient la sanction de ce droit monstrueux de l'homme sur l'homme.

Qu'est aujourd'hui le prolétaire à l'égard du capitaliste ? Un instrument de travail. Affranchi par le droit actuel, légalement libre de sa personne, il n'est point, il est vrai, la propriété vendable, achetable de celui qui l'emploie. Mais cette liberté n'est que fictive. Le corps n'est point esclave, mais la volonté l'est. Dirait-on que ce soit une véritable volonté, que celle qui n'a que le choix d'une mort affreuse, inévitable et l'acceptation d'une loi imposée ? Les chaînes et les verges de l'esclavage moderne, c'est la faim.

Nous ne contestons pas certes, le progrès moral et la reconnaissance du droit, et ce progrès est grand, parce que, en relevant la dignité humaine et en consacrant le principe fécond de l'égalité naturelle, il en prépare un autre ; parce qu'il préparera tôt ou tard le fait social qui lui correspond logiquement. Mais, dans l'état présent des choses, la condition du prolétaire, supérieure moralement, est, en ce qui concerne la vie physique, souvent au-dessous de celle de l'esclave.

Car enfin, l'esclave était toujours assuré de la nourriture et du vêtement, d'un abri pour s'y réfugier le soir, des soins pendant la maladie, à cause de l'intérêt que le maître avait de le conserver, et le même intérêt empêchait qu'on ne l'accablât sous le poids d'un travail excessif ; et qu'on ne put impunément accumuler sur le prolétaire les fatigues les moins tolérables, et que jamais il n'est sûr du lendemain. S'il souffrait qu'il s'en inquiète ? S'il meurt, qui le sait ? Un autre lui succède ; tant les rangs sont pressés, tant la faim est prompt à remplir ces places. Ainsi voilà le sort du pauvre ; dépendre entièrement de celui qui l'emploie ; vivre quand on occupe ses bras, quand il y a pour le riche quelque profit à tirer de lui, mourir quand le travail lui manque ou que le salaire est insuffisant. Est-ce là, oui ou non, de l'esclavage ?

En vérité, je m'étonne peu que quelques-uns, envisageant que le côté matériel des choses, le présent séparé de l'avenir, en soient venus à regretter au milieu de notre civilisation si vantée, la servitude antique.

Quelle que soit sa misère, il peut arriver, cependant, au prolétaire qu'il ait des intérêts à défendre, une injustice à repousser, qu'il soit, en beaucoup de circonstances, obligé de recourir à la protection des tribunaux.

En droit, sous ce rapport, la loi, égale pour tous, lui en permet l'accès ; il lui est, de fait, presque entièrement fermé par d'autres dispositions légales, car ses intérêts, à lui, sont minimes ; ce sont des intérêts de pauvres, quelques francs peut-être ; mais ces quelques francs, c'est son pain, sa vie. Or, on a élevé à tel point les frais de justice, qu'on la lui a rendue presque inaccessible et que, d'ailleurs, gagnant sa cause, il perdrait encore plus qu'il n'aurait gagné par la sentence des juges. Force lui est donc, le plus souvent, de subir en silence les iniquités dont il est victime.

Mais le prolétaire, est-il un homme, il n'est du moins pas un pour tous hauts et puissants seigneurs de ce serf, maître dédaigneux de cet esclave.

A la moindre pensée d'affranchissement qu'on lui soupçonne de nourrir, les oppresseurs s'inquiètent, une police ennemie tend autour de lui ses pièges infâmes, surveille ses démarches, en provoque d'imprudentes, épie ses paroles, les recueille pour les envenimer, et bienôt par forme de mesure préventive, on l'envoie réfléchir, au fond d'un cachot, entre un morceau de pain noir et une cruche d'eau bourbeuse, sur le danger pour l'esclave moderne de troubler le sommeil de ses maîtres.

Mais voici quelque chose de plus inouï de plus monstrueux encore.

On amène devant le juge, une créature humaine, hâve, défaite, amaigrie, dont quelques lambeaux de vêtements déguisent à peine la nudité. « Vous avez, lui dit le juge, été trouvée tendant la main, ou couchée la nuit sur la voie publique.

La créature humaine explique d'une voix éteinte que, manquant de travail, à cause de l'âge ou de la maladie, il lui fallait bien mourir ou recevoir d'autrui un secours charitable ; sans asile aucun, sans parents, sans amis, elle est tombée de lassitude et d'épuisement au coin d'une rue.

Sans asile, reprend le juge : la loi a prévu ce cas ! Vous êtes à ses yeux coupable de vagabondage. Délit donc de mendicité, délit de vagabondage, tous deux punis de l'emprisonnement.

Si le Christ eût vécu parmi nous, un sergent de ville l'aurait profané de son ignoble attouchement, et un juge l'aurait fait écrouer pour vagabondage : car le fils de l'homme n'avait pas une pierre pour y reposer sa tête.

Ainsi la faim place le prolétaire sous la dépendance absolue du capitaliste. Pour lui, nulle garantie de liberté individuelle, nulle défense possible de ses intérêts contre l'injustice et l'oppression ; nul moyen de transmettre à sa femme et à ses enfants souvent même un faible débris du modeste pécule acquis à la sueur de son front ; et, lorsque les infirmités, la vieillesse, ont usé ses forces, pas un pauvre morceau de terre au soleil où on le laisse expirer en paix. Implore-t-il l'charité du passant, un peu de pain : la prison ; épuisé de besoins, s'assied-il le soir près de la borne : la prison.

Nous le demandons encore, est-ce là, oui ou non, de l'esclavage ?

Et qui, à ne regarder que le pur fait, sans égard au droit insolemment violé mais reconnu, qui ne préférerait l'esclavage antique ?

LAMENNAIS.

(De l'Esclavage Moderne.)

Assassins !

Le Général Cadorna a fait fusiller 5.000 soldats italiens. LES JOURNAUX.

QUATRE-VINGTS LIGNES CENSURÉES

Bétise ou Manœuvre

En lettres énormes, avec un titre flamboyant et portant sur toute la page, le *Populaire* du 17 septembre affirmait que l'Entente avait décidé de ne plus intervenir en Russie !

Le lendemain, Jean Longuet revenait à la charge, et malgré certaines réserves encore plus hypocrites que forcées, le directeur du *Populaire* s'efforçait de faire croire à ses lecteurs que c'en était fini de l'intervention !

Or, la nouvelle aussi bruyamment trompée et authentiquée par le *Populaire* et par Jean Longuet, n'a jamais été qu'une infâme blague.

Et Jean Longuet le savait bien.

Car nul ne peut plus ignorer, aujourd'hui, que l'Entente veut, même à l'impératif, le prix, la mort des bolcheviks. Les innombrables protestations hypocrites de l'Entente ne trompent plus personne, pas même les pauvres cerveaux à la Jean Longuet. Et il y a beau temps que tout le monde sait que lorsque l'Entente déclare ne plus vouloir intervenir, il faut comprendre, au contraire, que l'Entente va s'acharner plus que jamais contre les bolcheviks.

Alors ? Et pourquoi, diable, va-t-on dire, Jean Longuet fait-il semblant de croire à la sincérité de l'Entente ?

Oh ! l'explication est bien simple. Jean Longuet a voulu travailler pour son ami Jouhaux.

Air congrès de la C.G.T. à Lyon, l'un des principaux griefs de la minorité contre le bureau confédéral, c'était l'abandon, par ce dernier, de nos camarades russes. Avec la certitude que l'intervention était finie, le grief terrible de la minorité contre Jouhaux, pouvait beaucoup de son importance. La nouvelle de la fin de l'intervention de l'Entente devait donc permettre à Jouhaux de triompher plus facilement, et davantage.

Et comme le triomphe de Jouhaux est pour le *Populaire* la chose la plus agréable, Jean Longuet a travaillé en conséquence. Jean Longuet s'est porté garant des excellentes intentions de l'Entente.

Le même Jean Longuet qui pendant plus d'un an proclamait à tous les vents que Wilson était le meilleur ami des peuples et de l'Entente, ce même Jean Longuet s'est mis à tromper que Clemenceau lui aussi voulait faire la paix avec les bolcheviks, ou consentait, enfin, à ne plus intervenir !

Ce n'était qu'un nouveau mensonge. Un nouveau mensonge de Jean Longuet. Mais qu'importe, n'est-ce pas, un mensonge de plus ou de moins ? L'essentiel n'était-il pas de sauver l'ami Jouhaux, ou d'aider à son triomphe, de le rendre plus grand ?

La sale manœuvre a raté. Il est certain, en effet, que les mensonges de Jean Longuet et du *Populaire* n'ont pu avoir aucune action sur le congrès de Lyon. Mais ceci tient uniquement au fait que la discussion sur le rapport moral s'est prolongée outre mesure, et beaucoup plus longtemps que le Jean Longuet ne l'avait prévu. On ne prévoit pas tout.

Les démentis ont eu tout le temps d'arriver. Et comme ils étaient fatals, comme le monde bourgeois et capitaliste a un intérêt majeur à ne pas laisser courir trop longtemps certains canards, tout le monde savait, deux jours après, que la nouvelle si bruyamment trompée et authentiquée par Jean Longuet, n'était qu'une infâme blague. Et aussi la plus sale, la plus ignoble des manœuvres.

En l'occurrence, Jean Longuet et le *Populaire* se sont faits les auxiliaires des Lloyd George et des Clemenceau qui, pendant deux jours, avaient intérêt à tromper encore une fois les peuples, et par conséquent les délégués des travailleurs français assemblés à Lyon.

Après avoir été, pendant des mois, pendant plus d'un an, le meilleur auxiliaire de Gomper et de Wilson, l'homme des milliardaires, Jean Longuet devait en arriver à se faire l'auxiliaire de Lloyd George et de Clemenceau lui-même. Clemenceau et Jean Longuet ont pu aider au triomphe de Jouhaux ! Quelle touchante collaboration !

Mais est-ce qu'au sein de la 2^e Internationale jeune, Longuet ne collaborait-il pas avec Noske et Scheideman, les assassins de Liebknecht ? Est-ce qu'il n'y collaborait pas avec Garotti et Peidi qui ont livré Bela Kun à l'Entente ? Est-ce qu'il n'y collaborait pas avec Pilsudski, et autres Daszynski fustisseurs des juifs et des communistes polonais ? Est-ce qu'il n'y collaborait pas avec tous les renégats, tous les traitres d'Esthonia, de Litonie, d'Autriche... de partout ?

Soyons justes, cependant. Et reconnaissons, volontiers, que le citoyen Jean Longuet n'a pas, précisément, le cerveau de son grand-père. Il est bien le digne, le très respectable chef de ce brave troupeau de dénommés, ex-minoritaires, qui furent pendant deux ans incapables de se compter ! Incapables d'imposer, ne fut-ce que leur nombre ? Et il est fort possible, après tout, que le si petit petit-fils n'ait, en l'occurrence, péché que par excès de... bêtise.

La nouvelle de la fin de l'intervention est, en effet, une de ces choses si invraisemblables, si absolument impossibles, pour l'heure, que même nos grands journaux les plus « bourgeois » n'ont pas voulu s'y arrêter. Et l'humanité a passé outre, prudemment.

Il n'y avait qu'un imbécile pour prendre au sérieux une telle nouvelle.

Idiotie, un ignoble manœuvre ?

Il n'y a pas de milieu.

Mais il y a, peut-être, les deux.

B. G. OLIVE.

Comment nous aider ?

COMMENT NOUS AIDER ? En s'abonnant, si l'on ne l'a déjà fait, en faisant abonner ses amis. L'abonnement étant le plus sûr moyen de participer à nos efforts et d'aider, par cela à la vie, à la diffusion du journal.

COMMENT NOUS AIDER ? En faisant connaître le « Libertaire » à ses camarades de travail, en se faisant l'ardent propagandiste du journal, soit en prenant l'initiative de le vendre soi-même à l'atelier, au bureau, au chantier, à la mine. Soit en distribuant les tracts du Comité de diffusion, ou bien des numéros invendus. Soit encore en nous écrivant des dépistaires.

COMMENT NOUS AIDER ? En nous demandant des listes de souscriptions, en faisant des collectes pour le journal, en nous envoyant votre obole.

MAIS PAR-DESSUS TOUT, CAMARADES, le meilleur moyen de nous aider, et nous y insistons, dans l'intérêt de notre propagande anarchiste révolutionnaire, c'est de s'abonner ET DE NOUS FAIRE DES ABONNÉS.

H. BUREAU.

COTTIN

Dans le sombre chaos de l'histoire,
Nuit de crimes peuplée,
Surgit parfois telle une étoile,
Un visage de pureté.

L'historien, le savant, plus encor le profane,
Surpris, ému, s'arrête longuement,
Comme en l'oasis la caravane
Qui, manquant d'eau, s'y est traitant.

L'homme studieux pose le livre et rêve...
Son âme vole en soupirant
Vers le cachot profond ou la place de Grèce
Où l'on brisa un cœur trop grand.

Il songe à Notre époque est bien dégoûtée,
En avons-nous de ces géants,
Prêts à subir une mort abhorrée
Pour délivrer le peuple d'un tyran ?

O vieux savant, détourne-toi du livre
Et laisse donc l'antiquité !
En notre temps, d'objection vire,
Certes un homme est resté !

Cet homme, un enfant hier, c'est Cottin l'anarchiste,
Grand front penché sur un problème ardu,
Mains d'artisan et deux yeux tristes,
Et grand cœur méconnu.

— Hypertrophie du cœur ! — disent les morticoles,
L'aliéniste : — Orgueil insensé !
— Pour vous, l'échafaud même, enfilez de paroles,
Ne pourriez-vous hausser.

Rien ne saurait grandir vos âmes effées,
Savants prostitués à l'Etat !
Ni les cotres, parlementaires serottes,
Fils des marchands du temple que Jésus chassa !

Seuls le peuple et l'histoire peuvent juger Cottin ;
Vous n'êtes pas à sa mesure...
Vous ne connaissez que l'injure,
Et que tendre la main...

Petits, petits, vous n'êtes pas hommes,
Qui ne savez point haïr, point aimer,
Ombres folâtres, pitoyables comités,
Un projet avorté.

Le peuple unique de la terre,
Déchiré de partout,
Ne peut tenir dans votre cœur vulgaire,
Camelote à deux sous.

Mais l'amour de ce peuple enfle son cœur sublime,
Jeune Cottin !
L'atroce tyrannie pèse sur sa poitrine,
Va défoncer son sein,

— Pitoyable peuple terrestre,
Est-ce là ta tombe dernière ?
Ce cœur tout plein de toi va-t-il être brisé ?
Sous le poids étouffant de notre lâcheté ?

Nont ! Le bras qui tenait ou l'outil ou le livre,
Où reposait parfois un front lourd de soucis,
Douloureux se raidit et s'exerce à poursuivre
Dans le tyran la tyrannie.

Main du travailleur, main des doigts utiles,
Oh ! donner la mort te répugne,
Mais tu te noies dans la soule servile,
Suffoquant... A la rouge besogne !

— Bien vider, pour tuer.
Cesse de battre le tocsin
Dans ta cage de chair, ô mon cœur affolé,
Surmonte la nausée,

L'œuvre du meurtre d'un être immortel
Avant de faire le geste implacable,
Que tu aies souffert, ô Cottin !
Méconnu et sali par les contemporains,
Dont les siècles futurs flétriront la sentence.

Quand nous ne seront plus que cendre,
Lorsque l'airont les temps nouveaux,
Par un jour éclairé de neige,
Pure à perte de vue...

Enfant sur les genoux du père,
Devenir des temps écoulés,
D'un peuple courbé
Sous l'esclavage militaire,

Grisé par l'odeur de son propre sang,
Où baigne un sadique tyran...
— Père, ne m'apprends plus l'histoire,
Elle est trop noire !

Quoi ? Père, vous ainsi pas un seul cœur vaillant ?
Oh ! n'est-ce pas qu'il y en eut un ?
Père, dis-moi comme il se nomme,
Le seul héros, le seul homme...
— Cottin !

ON Y COURT

Les bourgeois, eux-mêmes, nous montrent chaque jour, la faillite de leur société démocratique.

A la Chambre, un Louchère, cherche à ramener la confiance ébranlée, en faisant miroiter un avenir superbe ; tout en arrivant la déche pour plusieurs générations.

Sur le bilan il est inscrit, qu'il est pris dans nos finances 1,500 millions par an, pour tenir sur tous les canards, que pour que la France se relève, il faut que l'on n'importe plus de l'étranger, et que l'on y exporte beaucoup.

On prévoit que ça ne durera pas longtemps, probablement jusqu'aux élections. Après, victorieux, on paiera directement le pain à son prix de revient, et les bénéfices des intermédiaires bien entendu, c'est-à-dire 75 centimes le kilo, peut-être plus.

Superbe régime — et les Français voteront encore.

Les boursiers et les gens comme il faut, écrivent sur tous les canards, que pour que la France se relève, il faut que l'on n'importe plus de l'étranger, et que l'on y exporte beaucoup.

Tout comme ces bourgeois des ligues civiques, qui préconisent aux travailleurs d'avoir beaucoup d'enfants, pour relever le pays.

Jésuites, ils savent que ce ne sont que des phrases charlatanesques.

L'on n'a rien ici. Si l'importation du blé, de la viande, des matériaux ne se fait pas, on crèvera de misère et on manquera des matières nécessaires à l'industrie.

C'est surtout de l'Amérique que vient une grande partie de ce qu'en France on a besoin. Donc, avant d'exporter, il faut encore longtemps importer.

Le franc qui ne vaut que 50 centimes aux Etats-Unis, continuera des années à y aller pour acheter et perdre de sa valeur, jusqu'à ce que la France se suffise, ou que son exportation équivale ce qui s'importe.

Ainsi, sans être ministre des finances, on prévoit que les valeurs vont continuer à baisser. Fichtre !

Si c'est la mouise en Allemagne victorieuse, c'est la grande purée en France vaincue. Les Anglais ont de la houille et des colonies, les Américains ont de l'or. Patriotes ! Soyez content

Syndicalisme et Music-Hall

Après tant d'autres, les exploités des théâtres, concerts et music-hall s'organisent. Ce sont les nécessités impérieuses de la vie qui les y obligent.

Nous regretterions cela, si nous ne constatons pas que, dans l'évolution profonde qui se manifeste chez eux, l'on ne reconnaît pas la même conséquence logique de la transformation de l'état d'esprit créé par la situation révolutionnaire issue de la guerre criminelle.

Mais nos nouveaux camarades en C. G. T. se pénétreront-ils de cette vérité ?

Pour que cela soit, nous nous devons de faire porter notre propagande dans ce sens et de pénétrer ce milieu où l'égoïsme, l'orgueil, la dépravation ont été, jusqu'à ce jour, portés à la hauteur d'une institution.

En cela, nos artistes ont été le jouet des profiteurs, de ce que l'on ose appeler, en cette circonstance, l'Art. Alors que, depuis toujours le sentiment égoïste prévalait, que l'esprit d'un « trompage » sur l'affiche leur faisait oublier la hauteur d'une institution, leurs directeurs, profitaient des révélations ainsi obtenues et de la division qui en découle, pour s'assurer davantage une vie de luxe et de parasitisme.

Plus que tout autre milieu, celui-là, onibant toutes considérations artistiques, n'a vécus que dans l'orgueil et l'espérance d'une suprématie bien éphémère.

Pour atteindre ce but, encouragé en cela par leurs maîtres, les artistes en général employaient tous les moyens qui, par répercussion, se retournaient contre eux.

Et c'est ainsi que, pour se défendre dans une société vicieuse, les malheureuses petites femmes de revues et les autres n'avaient d'autres ressources que de vendre un corps qui ne rapportait pas assez d'être exhibé, leur beauté suffisait parfois à faire d'elles les vedettes grassement payées.

Pouvaient-elles se défendre, se révolter contre un pareil état de choses que tout encourageait ? Ce n'était guère facile. Au contraire, leurs compagnons de travail se servaient souvent de cet avantage physique, soit pour arriver à leur tour plus facilement, soit, ce qui était encore moins fatigant, pour en vivre.

D'aucuns même, n'ayant pas besoin de recourir à la beauté d'autrui.

Aussi bien la société bourgeoise veut-elle que, dans la lutte pour la vie, ceux qui se tournent vers l'Art tombent dans le vice, tant dénoncé pourtant par cette même société.

Puisqu'aujourd'hui il semble que même des vedettes abaissent leurs regards, au-dessous de la vulgarité, vers les obscurs, osons espérer que cela tendra à disparaître. Car les relations étroites qui se manifestent dans la communauté d'un intérêt plus général, conduisent à se resserrer davantage au cours de l'action entreprise.

Cela serait bien si, en même temps, nos nouveaux camarades se rendaient plus exactement compte de l'étendue du problème social qui se pose devant eux.

Car il ne suffirait pas qu'ils croient que seul l'espoir d'améliorations immédiates leur commande de se lier à leurs frères en exploitation et qu'ainsi cet espoir réalisé, ils ne se souviennent plus qu'ils appartiennent par d'autres liens à la famille ouvrière.

Il faut faire effort pour que leurs certitudes s'ouvrent plus encore aux réalités pressantes de l'existence.

Il est nécessaire qu'ils comprennent toute l'étendue de la collaboration aussi effective que possible, qu'ils prêtent à la société capitaliste et à ses dirigeants.

Il ne faut pas que nos artistes se laissent, le malaise dont ils souffrent à des racines plus profondes qu'ils ne le croient en général. Aussi ne leur suffit-il pas de se dédier à leur art, ils ont besoin d'être citoyens. Il est vrai que le Privilege, avant tout les moyens de combat à sa disposition, saura, par son intransigence, les obliger à en sortir. Et, allant jusqu'au bout de la lutte entreprise, ils reconstruiront inévitablement les attaches qui lient leurs profiteurs aux autres et aux gouvernements dont la présence est justifiée par leurs intérêts indécoupables.

C'est ainsi que, devant les abus accumulés et les vexations continuelles, comme tout ouvrier conscient, ils n'auront d'autres ressources que d'être révolutionnaires.

Sur tout, que ce mot ne leur fasse pas peur, et qu'ils ne soient pas retenus si ce sentiment existe chez certains qui le furent.

Espérant que leur avènement de verser dans le révolutionnarisme, nous leur demandons s'ils vont continuer, longtemps encore à participer à la propagande de pourriture intellectuelle qui leur est dévolue.

Tout comme la presse, la police, l'armée et la justice bourgeoise, le concert, le théâtre, le cinématographe servent la société capitaliste, l'on ignore pas en haut lieu l'influence que celle soi-disant récréation de l'esprit peut avoir sur les cerveaux.

Aussi est-il dirigé la présence de nos artistes qui ne peut échapper à ceux qui en sont les victimes.

L'encouragement ne manque pas d'en haut pour tout ce qui a trait à perpétuer l'ignorance, l'abrutissement.

C'est ainsi que nos scènes ne voient qu'étagage de luxe et de refraîns aussi bêtes que patriotiques.

Et le fait d'interpréter toutes les insanités politesses ou patriotiques habituelles, ce qui se retourne contre nous-mêmes, nous obligent à grandir en un malheureux revirement.

Pourrait-on logiquement être satisfaits d'une déclaration affirmant votre attachement à la grande famille ouvrière, quand le soir même vous glozifiez vos adversaires les plus irréductibles en chantant entre autres belles choses :

« C'est pour fêter la Victoire
« De Pélagie, Foch et Clemenceau... »

Ah oui ! cette guerre que, comme tout le prolétariat, vous avez subie, a permis l'éclatement de diatribes enflammées que vous avez diffusées.

Pourtant cette victoire que vous chantez toujours, en connaissez-vous la mise à prix ? Ignorez-vous combien de larmes, de sanglots, de deuils, de misère elle a engendrés dans le Travail universel ?

Non ! Vous ne l'ignorez pas, et vous vous voyez engagés aujourd'hui dans une lutte contre ceux qui sont responsables par leurs appels inassouvis.

Ne désespérons pas.

La lumière se fera jour chez vous. Nos yeux s'ouvriront devant cette terrible réalité et comme tous ceux qui souffrent, vous tendrez vos efforts vers une société communiste où tout ce qui est beau sera aimé où l'Art sera encouragé.

Un exemple s'offre qui ne peut que vous confirmer à être des nôtres. Exemple encore imparfait, mais qui ne pourra que s'améliorer.

La Révolution russe et l'aide immense, l'effort solennel qui est accordé aux artistes qui font partie intégrale de cette société nouvelle.

Quand vous connaîtrez mieux de quel côté

de la barricade vous vous trouvez ; quand vous saurez reconnaître la valeur exacte du bouleversement qui se manifeste. Quand vous apprécierez davantage l'effort produit par un peuple qui se libère de toutes ses entraves.

A ce moment-là, vous dépasserez toutes mesures si vous continuez à « tourner », pour la plus grande joie de ceux qui vous oppriment, des films de basse politique, comme les « Atrocités bolcheviques », car vous salirez ainsi des hommes, des femmes qui, comme vous, tendraient à ce que la Terre porte sur elle le Bonheur universel.

VEBER.

Sur la Scission

Non, camarade Content, je ne me fais aucune illusion sur l'orientation présente et à venir du syndicalisme.

Comme de nombreux militants, j'ai pu croire, il y a quelques années, que c'est par le syndicalisme que se ferait la transformation sociale.

Une connaissance plus approfondie, plus intime du mouvement ouvrier m'a fait changer d'avis, et c'est pour cela que contrairement à ton opinion, je ne me fais plus aucune illusion sur sa valeur révolutionnaire. Mais il faudrait une bonne fois s'entendre sur les mots.

Il y a quelque temps, j'écrivais un article « contre le confusionnisme » et j'eus le plaisir de constater que nous étions d'accord sur les conséquences de cette politique.

Avec moi tu reconnaissais l'impossibilité d'unir, sur un programme commun, socialistes et anarchistes ; qu'en ces deux conceptions il y avait un fossé infranchissable ; que l'on ne pouvait marier l'autorité avec la liberté ; la dictature avec l'entente ; qu'en un mot les divergences de principes étaient trop fondamentales pour rêver par cette réconciliation.

Après avoir combattu cette tentative, après avoir sonné le ralliement pour une propagande anarchiste, après avoir dénoncé les dangers du confusionnisme, tu viens aujourd'hui adorer ce que tu brulais hier.

Pourquoi s'être opposé à l'entrée des anarchistes au Parti Communiste si c'est pour aboutir au même résultat quelques jours plus tard ?

Car si j'ai bien lu, c'est de la concentration révolutionnaire que tu veux faire.

Je sais aussi que c'est sur le terrain économique que tu comptes réunir les militants des partis les plus extrêmes. Mais là encore, on joue sur les mots, car si vous voulez œuvrer à la transformation sociale, même sur le terrain économique, c'est une véritable besogne politique que vous entreprendrez. Et alors quelle sera votre tactique, que quelle est la conception qui prédominera ?

Sera-ce la nôtre ? Mais ce serait se mettre à dos tous les prolétaires socialistes et autres autoritaires.

Sera-ce la dictature politique, le socialisme autoritaire ? Alors quelle sera votre situation ?

Je répète à nouveau ce que j'ai déjà écrit sur ce sujet.

Sur votre programme sera purement politique et l'entente devient impossible entre tendances aussi radicalement opposées.

On sera professionnel et vous ne pourrez refuser les éléments les plus rétrogrades et les plus divers, et fatalement vous retombez dans la situation actuelle.

Que fais-tu de l'anarchie dans cette affaire ?

Car si tu estimes que c'est par l'organisation ouvrière que se fera la transformation sociale, quel sera le rôle et la besogne des groupements anarchistes ?

A quoi bon fonder ces groupements, si le syndicat suffit à réaliser la révolution ?

Reconnaitre que la transformation sociale s'opérera, seulement par l'organisation syndicale, c'est s'engager à ne faire que de la propagande syndicale, puisque c'est d'elle, qui viendra le salut.

C'est ce que penseront la plupart des militants libertaires, obéissant à tes suggestions, ce qui amènera la disparition des groupements anarchistes.

La propagande libertaire deviendra la parente pauvre que l'on sortira en petit comité et à ses moments perdus.

Pour ma part, je persiste à croire que la transformation sociale sera l'œuvre de militants agissants et énergiques groupés sur un programme commun, et non celle de forces incohérentes et divisées.

Si j'étais partisan de l'unité des forces révolutionnaires, j'aurais déjà adhéré au Parti Communiste, car il s'est donné pour but de grouper tous les éléments d'avant-garde.

Pour les raisons que j'ai déjà exposées, je préfère rester à l'organisation anarchiste, où je trouverai des camarades ayant les mêmes idées que moi, ce qui nous permettra de nous unir pour travailler à l'œuvre commune.

J'ose croire que tu reconnais aux idées anarchistes une certaine force d'action, d'éducation, de transformation sociale. Et pourtant par ton appel à la concentration révolutionnaire, tu me ferais douter sur la valeur de la propagande anarchiste.

J'ai la conviction qu'aucun argument n'est capable de le faire revenir sur la décision, j'espère mieux du temps et des événements.

FRANÇOIS.

Courte réplique à François

Tu doutes de la valeur révolutionnaire du syndicalisme ? Pas moi. Car j'estime que le syndicalisme révolutionnaire d'action directe, peut faire beaucoup pour la transformation sociale.

De plus, j'estime que sans qu'il y ait du confusionnisme il peut y avoir entente sur le terrain économique entre éléments révolutionnaires qui ne sont point d'accord au point de vue réalisations politiques. Le syndicalisme, en effet, pour moi, ne peut être idéal, le bien c'est l'anarchie, mais il est un programme de défense contre la réaction patronale, programme de réalisation économique, un moyen de lutte pour la suppression de l'exploiteur. Pour moi ce n'est pas un but, c'est un moyen, une question de ventre et non une question idéologique. C'est pourquoi j'estime que l'union peut se faire sur ce terrain, avec ce programme.

J'estime, en outre, que le syndicalisme peut s'élever au-dessus de l'étroit corporatisme des basses combinaisons politiques, des louches démarches auprès des gouvernements ou des patrons qui caractérisent le syndicalisme réformiste et qui constituent tout le programme actuel de la C. G. T., c'est pourquoi je suis scissionniste.

Mais où je resterai toujours d'accord avec toi c'est pour la propagande et l'organisation anarchiste. Pour cela je ne ferai jamais trop. Sois tranquille à ce sujet.

CONTENT.

